

empêché l'épouse de revendiquer son titre... Peut-elle le faire aujourd'hui ?

— La preuve du mariage existe-elle ?

— Oui, et l'époux avant de mourir, a fait un testament par lequel il laisse à son fils la propriété de sa fortune, et à sa femme la jouissance de ses revenus...

— Ces clauses ont-elles reçu leur exécution ?

— Le testament n'a pas été produit et un proche parent du mort est entré en possession de tous les biens, en sa qualité d'héritier naturel...

— Comment la mère n'a-t-elle pas revendiqué ?

— Elle est devenue folle...

— Comment n'a-t-on pas revendiqué pour elle ?

— Je vous l'ai dit, des considérations de famille...

— Aujourd'hui, cette femme a-t-elle recouvré la raison ?

— Non, monsieur.

— C'est au fils alors à réclamer ses droits, et lui seul peut le faire... Il est majeur... Il prouvera, le testament à la main, qu'il est bien le fils et l'héritier, et il attaquera le parent qui détient indûment sa fortune...

— Mais, si le fils était mort ?...

— Dans ce cas, il faudrait s'adresser aux tribunaux qui nommeraient un conseil de famille, et le curateur de la folle se chargerait d'opérer les revendications...

— Ce serait un procès !

— Un procès civil, oui, madame, si celui qui s'est emparé de la fortune ne connaissait ni le mariage, ni le testament.

— Il connaissait l'un et l'autre...

— Vous en êtes sûre ?

— J'en ai la preuve...

— Le scandale alors serait effroyable...

— On enverrait le voleur d'héritage au bagne ?

— Non, madame, car ce grand coupable est couvert par la prescription, mais il n'en serait pas moins à tout jamais déshonoré et perdu aux yeux du monde...

— Le contraindrait-on à restituer la fortune ?

— Sans le moindre doute.

— Il est dans une haute position, il jouit d'une influence énorme... il se défendrait...

— Peut-être le tenterait-il, mais ce serait en vain... Si j'étais chargé de cette affaire, je répondrais absolument du succès.

— Quand le moment sera venu, c'est moi, monsieur, qui vous supplierai de vous en charger...

XXXVI

— Et j'accepte d'avance, dit le fils adoptif du sénateur, car je vois là le sujet d'une plaidoirie fort intéressante... J'ai d'ailleurs une spécialité, ajouta-t-il en souriant... C'est de combattre l'injustice et de défendre les faibles contre les puissants.

— Je le savais, monsieur, répondit Claudia, et c'est pour cela que j'ai eu l'honneur de m'adresser à vous.

— N'a-t-on rien tenté pour rendre la raison à la pauvre folle ? reprit le jeune homme.

Il est vraisemblable au contraire qu'on a tenté beaucoup, mais je puis aujourd'hui résoudre cette question, étant insuffisamment renseignée.

— Vous vous intéressez à cette femme ?

— Infiniment, et c'est bien naturel... sa situation est si triste...

— Dans ce cas, voulez-vous me permettre, madame, de vous offrir un conseil ?

— Non seulement je vous le permets, mais je vous en prie...

— Vous avez mandé, pour donner des soins à Mlle votre fille, le docteur Etienne Lorient ?

Mistress Dick Thorn, jouant merveilleusement la surprise, s'écria :

— Vous le connaissez ! ! !

— C'est mon ami intime, et pour ainsi dire mon seul ami ! ! Nous avons fait ensemble nos études et nous sommes liés depuis l'enfance... J'étais chez lui, ce matin, quand il a reçu votre lettre.

— Ce que vous m'apprenez, monsieur, me prouve que j'ai fait un heureux choix...

— Vous ne pourriez en faire un meilleur, et croyez bien que l'amitié ne m'aveugle pas !... Etienne Lorient, malgré sa jeunesse, est un savant. Il travaille à devenir un spécialiste et s'occupe

sans relâche des maladies mentales... Il vient d'être attaché comme médecin adjoint à l'asile des aliénés de Charenton, ce qui est une preuve sans réplique de son mérite... Il pourrait entreprendre la guérison de la personne qui nous occupe et je crois que vous feriez bien de lui en parler...

— Assurément je n'y manquerai pas... le docteur vous a-t-il dit qu'il viendrait bientôt voir sa nouvelle cliente ?

— Je puis vous annoncer sa visite pour aujourd'hui, dans l'après-midi...

— Combien je suis heureuse de m'être adressée, sans le savoir, à l'un de vos amis... J'espère, monsieur, que vous vous rencontrerez souvent chez moi...

Henry s'inclina.

Claudia poursuivit :

— Quoique conservant en Angleterre des intérêts de fortune assez considérables, je suis fixée à Paris d'une manière à peu près définitive... J'ai l'intention de recevoir, et j'inaugurerai mon installation dans une dizaine de jours, par une petite fête à laquelle j'espère que vous me ferez l'honneur d'assister...

Le jeune homme s'inclina de nouveau.

— Je vous remercie, madame, de votre gracieuse invitation, répliqua-t-il, mais je travaille énormément et je vais peu dans le monde, ou pour mieux dire je n'y vais pas du tout.

— Permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien, pour la seconde fois, faire une exception en ma faveur... dit mistress Dick Thorn en souriant. Un Français, un grand seigneur, ne saurait décliner la requête qui lui est adressée par une femme, et par une étrangère...

— Il est difficile de vous résister, madame.

— Prouvez-moi que c'est impossible...

— J'aurai donc l'honneur de me joindre à vos amis...

— Et j'espère, reprit Claudia, que vous deviendrez bientôt vous-même un ami de la maison...

En ce moment la porte du salon s'ouvrit et un domestique parut sur le seuil.

— Que voulez-vous ? lui demanda mistress Dick Thorn d'un ton fort raide, je ne vous ai point sonné.

— Madame, répondit le valet avec embarras, c'est une personne qui se présente pour parler à madame...

— De la part ?...

— De la part des *Petites Affiches*... C'est un maître d'hôtel... il vient offrir ses services à madame...

— Claudia fit un geste d'impatience.

— Qu'il attende... répliqua-t-elle.

Henry s'était levé.

— J'ai l'honneur, dit-il, de prendre congé de vous...

— Merci de nouveau, monsieur, de votre empressement, et à bientôt, car je puis compter sur vous, n'est-ce pas ?

— J'ai promis...

— J'aurai le plaisir de vous envoyer une lettre d'invitation, aussitôt que la date de ma première fête sera définitivement arrêtée.

Claudia reconduisit le jeune homme jusqu'à l'antichambre.

Le maître d'hôtel qui venait se proposer à la maîtresse de logis était assis sur une banquette. Il se leva vivement.

Henry de la Tour-Vaudieu passa près de lui sans le regarder, et d'ailleurs, sous ce costume de cérémonie et avec les longs favoris en nageoires encadrant son visage soigneusement rasé, il n'aurait pas reconnu son client de la septième chambre, René Moulin.

Le mécanicien, car c'était bien lui, eut peine à retenir un geste de surprise en voyant l'avocat sortir de chez mistress Dick Thorn.

— Lui, ici ! pensa-t-il. Qu'est-ce que cela signifie ?

Naturellement il ne pouvait se répondre, et il ajouta :

— Il faut, à tout prix, que je sois admis dans cette maison...

Un coup de sonnette retentit, et au bout d'une minute le valet de chambre parut dans le vestibule.

— Madame vous attend, dit-il au futur maître d'hôtel, venez avec moi.

René le suivit, un peu ému de la situation et craignant qu'un échec ne vînt renverser l'échafaudage de ses projets.

Le valet de chambre l'introduisit dans un fumoir contigu au grand salon.

Claudia était assise, un lorgnon à la main.

René la salua de fort bonne grâce et resta debout devant elle dans une pose respectueuse.

Mistress Dick Thorn l'examina de la tête aux pieds avec un sans-façon aussi absolu que si elle avait étudié les mérites d'un nouvel attelage présenté par un marchand de chevaux.

René Moulin était beau garçon.

Il avait fort bonne mine sous ses vêtements noirs d'une irréprochable correction.

— Pas mal, en vérité... pas mal du tout... murmura mistress Dick Thorn. Vous désirez entrer chez moi ? demanda-t-elle ensuite d'un ton bienveillant.

— J'ai cette ambition, oui, madame... répondit René.

— Avez-vous déjà servi en qualité de maître d'hôtel ?

— Oui, madame, et dans des maisons de premier ordre...

— Vous êtes muni des certificats de vos anciens maîtres ?

— Je ne me serais pas permis de me présenter à madame sans cela... Je vais avoir l'honneur de mettre ces certificats sous les yeux de madame...

— Tout à l'heure... interrompit Claudia. Occupons-nous d'abord de la condition *sine qua non* de votre admission... Parlez-vous l'anglais ?

René répondit affirmativement avec le pur accent d'un habitant de Londres.

C'était bien ; mais peut-être ne connaissait-il qu'une ou deux phrases de l'idiome d'outre-Manche.

Pour éclaircir ses doutes, Claudia continua son interrogatoire en langue anglaise.

— Vous avez habité l'Angleterre ? reprit-elle.

— Oui, madame.

— Longtemps ?

— Plusieurs années.

— Quelle ville ?

— Portsmouth.

— En service ?

— Non, madame, mais comme employé d'une maison d'assurance maritimes...

— Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ?

— Depuis quatre ans.

— Chez qui avez-vous servi ?

— Chez un riche Américain, M. Daniel Webster, avenue des Champs-Élysées, au coin de la rue du Colisée.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Il retournait en Amérique et je voulais rester en France...

— Ensuite ?

— Chez l'honorable sir Williams Douglas Abercromby, rue Faubourg-Saint-Honoré... Il a licencié sa maison il y a deux mois, en partant pour un voyage d'exploration autour du monde.

— Montrez-moi maintenant vos certificats...

René tira de sa poche les papiers empruntés à Laurent par Jean-Jeudi, et les présenta à mistress Dick Thorn qui les examina très attentivement.

Les attestations données au maître d'hôtel étaient conçues dans les termes les plus flatteurs.

Claudia ne pouvait désirer mieux.

— Je vois, reprit-elle, que vous vous nommez François Laurent...

— Oui, madame, mais on a l'habitude de m'appeler Laurent... C'est plus distingué...

Combien gagniez-vous dans votre dernière place ?

Le mécanicien formula un chiffre.

Mistress Dick Thorn fit un haut-le-corps.

— Sir Williams Douglas Abercromby était sans doute énormément riche... répliqua-t-elle. Ma position de fortune est beaucoup plus modeste et ma maison relativement simple... Je pourrais m'entendre avec vous sur de telles bases.

— Quels appointements madame a-t-elle l'intention de donner ?

Claudia indiqua une rémunération mensuelle bien inférieure à la somme demandée.